# CD. Lisa Batiashvili : Bach (1 cd Deutsche Grammophon)




**CD. Lisa Batiashvili : Bach (1 cd Deutsche Grammophon).** Maturité rayonnante et partagée… La violoniste géorgienne Lisa Batiashvili gravit un nouveau degré d'accomplissement musical avec ce recueil dédié aux piliers de la dynastie Bach, père et fils : Jean-Sébastien et son fils aîné Carl Philipp Emanuel, fêté en 2014 à l'occasion de son tricentenaire. Mais elle le fait en ayant choisi préalablement ses partenaires… l'intelligence de l'association contribue beaucoup à la réussite du programme. Sur violon moderne, preuve est donnée contre les partisans du jeu historique sur instrument ancien que le style et le raffinement d'un geste élégant peuvent également apporter d'indiscutables effets : articulation limpide, sonorité ronde et délicatement ciselée, et surtout ici, dans l'esprit évident d'un enregistrement familial, une complicité immédiatement séduisante. Les qualités naturellement chantantes de la violoniste s'affirment dans la superbe Sinfonia en fa majeur extraite de la Cantate BWV 156 : chant des béatitudes inspiré par une certitude inaltérable, – solo originellement pour hautbois, transposé ici pour violon-, une ferveur inextinguible que le violon aux phrasés fruités de l'instrumentiste sait colorer avec la pudeur généreuse et chaude qui lui est propre.

# Bach à deux voix : le couple Leleux / Batiashvili

L'assise intérieure et la maturité expressive comme l'élégance stylistique de Lisa Batiashvili se confirme encore dans les 4 mouvements de la Sonate n°2 BWV 1003 pour violon seul : abstraction aérienne du Grave initial, légèreté faussement anodine de la Fugue qui suit ; pudeur sertie de noble fragilité de l'Andante, enfin pure énergie brillante au jeu pur de l'Allegro conclusif…

Le Trio pour flûte et violon du fils Carl Philipp Emanuel Wq 143 témoigne des dispositions de la soliste dans le format concertant, exercice dialogué où s'équilibre naturellement la personnalité des super solistes associés (entre autres Emmanuel Pahud à la flûte)… la jubilation qui naît de l'écriture concertante place ainsi le fils Bach, immensément admiré à Hambourg après son mentor et modèle Telemann, le un génie de l'esthétique classique dont saura se souvenir Haydn et Mozart.

L'étonnante transcription de l'air initialement pour contralto de La Passion selon Saint-Mathieu BWV 244 » Erbarme dich, mein Gott », dévoile à quel point le chant des instruments dialogués (violon et hautbois d'amour, celui fruité et expressif de François Leleux le mari à la ville de la belle Lisa) peut se substituer sans perte d'intensité ni d'expressivité à la voix humaine : il est vrai que l'économie et la sobriété du jeu des deux instrumentistes façonnent un épisode qui frappe par son dépouillement et donc sa sincérité immédiate. Même enthousiasme pour le Double Concerto BWV1060R qu'on a longtemps pensé pour 2 clavecins puis 2 violons avant que Woldemar Voigt en 1886 ne souligne son indiscutable écriture façonnée pour le hautbois et le violon : une

partition devenue emblématique du duo composée par le couple de musiciens, Leleux et Batiashvili. Le ton général est bien celui d'une pudeur volubile partagée par les deux inteprètes visiblement portés par leur association rayonnante. Excellent disque.

**Lisa Batiashvili, violon : Bach. Jean-Sébastien et Carl Philipp Emnauel** : Concertos, Sinfonia, Trio, transcription… 1 cd Deutsche Grammophon 00289047902479

---

# Compte rendu, récital. Paris. Théâtre des Champs-Elysées, le 11 juin 2014. Récital Ramon Vargas, ténor. Mzia Bachtouridze, piano



On attendait un duo ténor-basse, c'est le ténor seul qui s'est présenté sur la scène. En effet, le bien connu Ildar Abdrazakov, l'une des voix les plus appréciées dans la tessiture la plus grave, avait du déclarer forfait pour cause de refroidissement. Son partenaire, **Ramon Vargas**, s'est ainsi empressé de concocter un programme qu'il pourrait occuper tout entier. Le ténor mexicain s'avance devant une salle refroidie par l'absence de son partenaire et, lui-même peu assuré et visiblement pas épargné

par les ennuis de santé, entonne le second air d'Ottavio. Attaqué ainsi à froid, l'air mozartien laisse poindre un aigu un rien dur, mais les vocalises, précises et déroulées d'un seul souffle – prouesse devenue rare aujourd'hui –, démontrent que l'instrument du chanteur n'a rien perdu de la souplesse de ses débuts en tant que ténor rossinien. Suit l'air de Ferrando qui confirme ces impressions.

## On n'est jamais aussi bien servi que par soi-même

Mais c'est l'interlude suivant qui suspend la salle et donne le coup d'envoi de la soirée. La pianiste **Mzia Bachtouridze** s'approprie pleinement la transcription de la Mort d'Isolde wagnérienne qu'en a imaginée Franz Liszt. Le toucher se fait caresse, les harmonies s'élèvent avec une limpidité évidente, le son du piano apparaît transfiguré, et un silence religieux se fait dans la salle, chacun goûtant pleinement la magie de l'instant.

Le ténor revient sur le plateau pour deux pièces de Donizetti, et la grâce du morceau précédent paraît avoir rejailli sur sa voix, d'un coup rajeunie et illuminée. Dans la mélodie « Ah ! Rammenta, o belle Irene » le chanteur déploie un superbe legato et une italianité gourmande, qui introduisent la pudeur et l'intensité du magnifique « Angelo casto e bel » tiré du peu connu Duca d'Alba, petit bijou de raffinement qui tombe naturellement dans sa voix et parait avoir été écrit pour lui.

Et la première partie de la soirée se clôt avec l'un des chevaux de bataille du chanteur, la romance de Nemorino extrait de l'Elisir d'amore. Cette « Furtiva lagrima » se voit détaillée et phrasée avec une infinie tendresse, vrai moment de beau chant et d'émotion pleinement vécue. L'entracte passé, Ramon Vargas fait un détour par la France avec « Après un rêve » de Fauré, profitant de cette mélodie pour faire admirer une diction française bien maîtrisée, mâtinée cependant de son

accent sud-américain, ce qui n'est pas pour nous déplaire. Et on apprécie également une interprétation plus opératique que de coutume, aux dimensions plus vastes, donnant à ces phrases un relief particulier.

Avec Gounod, retour à un terrain connu, grâce à la cavatine de Roméo, que le ténor connaît bien. Ligne, nuances et radiance du timbre, tout y est, ainsi qu'un aigu glorieux couronnant l'air. Le public, peu à peu déridé, éclate en ovations, comme un miracle inattendu.

Mais le chanteur éblouit là où on l'attendait le moins, dans le répertoire russe. Avec « Kuda, kuda », le poignant air de Lenski extrait d'Eugène Onéguine de Tchaïkovski, il se révèle étonnamment à l'aise dans la langue de Pouchkine et traduit avec une justesse saisissante la mélancolie de ce jeune homme faisant à cet instant ses adieux à la vie. Un très grand moment de musique.

Après une magnifique interprétation de l'Improvisation n°13 de Francis Poulenc par la toujours **exceptionnelle Mzia Bachtouridze au piano**, c'est au tour de Verdi de se faire une place dans le programme. Deux airs de chambre, miniatures résumant parfaitement les affects développés par le compositeur et chantés avec beaucoup d'art par le ténor, introduisent la scène de Rodolfo tiré de Luisa Miller. Une ligne qui convient admirablement au chanteur, permettant un legato de haute école et appelant une vaillance parfaitement mesurée, qui n'est pas encore celle exigées par les ouvrages ultérieurs du maître de Busseto. Qualités que Ramon Vargas possède toutes, parvenu au plus haut degré de sa maîtrise vocale là où d'autres montreraient déjà des signes de fatigue. Au contraire, il semblerait que le simple fait de chanter, de chanter pleinement, et de le faire bien, ait permis à la voix de trouver son chemin et de s'embellir au cours de la soirée. Le public ne s'y trompe pas et réserve un authentique triomphe au ténor mexicain, visiblement soulagé et heureux.

Et ce ne sont pas moins de quatre bis que sa générosité lui fait offrir aux spectateurs en liesse. Une Danza rossinienne endiablée et à l'aigu généreux devient prélude à trois mélodies espagnoles au charme enjôleur, « Estrellita », « La Borrachita », et surtout « Te quiero mucho »  murmuré comme dans un rêve, et conclu par un aigu piano qui achève de faire chavirer la salle, et nous avec. Une grande leçon de chant, sur laquelle bien des chanteurs actuels pourraient méditer.

**Paris**. **Théâtre des Champs-Elysées**, 11 juin 2014. **Wolfgang Amadeus Mozart :** *Don Giovanni*, « Il mio tesoro » ; *Cosi fan tutte*, « Un' aura amorosa ». **Richard Wagner / Franz Liszt :** Isoldes Liebestod. **Gaetano Donizetti :** « Ah! Rammenta, o bella Irene » ; *Il Duca d'Alba*, « Angelo casto e bel » ; *L'Elisir d'amore*, « Una furtiva lagrima ». **Gabriel Fauré :** « Après un rêve ». **Charles Gounod :** *Roméo et Juliette*, « L'amour… Ah! Lève-toi soleil ». **Piotr Ilitch Tchaïkovski :** *Eugène Onéguine*, « Kuda, kuda ». **Francis Poulenc :** Improvisation n°13. **Giuseppe Verdi :** « Non t'accostar all'urna » ; « Ad una stella » ; *Luisa Miller*, « Oh! Fede negar potessi… Quando le sere al placido ». **Ramon Vargas, ténor. Mzia Bachtouridze, piano**

---

# Compte rendu, opéra. Strasbourg. Opéra National du Rhin, le 24 octobre 2014. Pietro Mascagni : L'Amico Fritz. Teodor Ilincai,

# Brigitta Kele, Anna Radziejeweska, Elia Fabbian. Paolo Carignani, direction musicale. Vincent Boussard, mise en scène



L’Opéra du Rhin, après une création de Régis Campo, s’est lancé dans la redécouverte d’une œuvre méconnue de **Pietro Mascagni : L’Amico Fritz**. Petit bijou à la durée modeste – trois actes déroulés en une heure et demi –, cette œuvre, composée en 1891, un an seulement après le triomphe de *Cavalleria Rusticana*, apparaît comme un retour du compositeur à ce qu’il estimait sa véritable identité musicale. L’âpreté du drame fait place à la volupté de la tendresse, et on se laisse transporter tant par les couleurs bucoliques qui parsèment la partition que par le lyrisme irrésistible des longues lignes qui se déploient à l’envi. Servant cette partition avec tout le sérieux qu’elle mérite, Paolo Carignani tire le meilleur d’un Orchestre Philharmonique de Strasbourg des grands soirs, cordes au legato de velours et bois charmeurs, tissant un véritable tapis sonore sous les pas des chanteurs, les enveloppant et les soulevant tour à tour.

# Un bonbon au parfum de découverte

Contrastant avec cette générosité auditive, l'ascétique mise en scène de Vincent Boussard emplit la scène d'un vide désagréable, refusant l'opulence autant que la beauté. Démission devant la simplicité du livret ou refus de tout premier degré ? Un impressionnant – et bien inutile – changement de décor à vue, quelques poules arpentant le plateau et des projections vidéo bien chiches d'Isabel Robson, c'est peu pour servir la poésie de cette œuvre, et force est d'admettre que les riches drapés imaginés Christian Lacroix se révèlent par trop déplacés dans cet univers simple et villageois.

Heureusement, le versant vocal de cette soirée offre davantage de satisfactions.

En premier lieu, on applaudit sans réserve l'adorable Suzel de Brigitta Kele. La jeune roumaine se coule avec évidence dans la vocalité de la touchante paysanne, son généreux soprano lyrique déployant sans effort la richesse de ses harmoniques, emplissant la salle et nuançant son chant avec élégance. Elle croque ainsi un personnage profondément attachant, trouvant toujours l'émotion juste sans verser dans un pathos facile, au contraire pleine de grâce et de troublante féminité.

Face à elle, Teodor Ilincai fait étalage de son instrument plus brut, jamais avare de décibels, d'une vaillance jamais prise en défaut. Mais tant de mâle assurance paraît superflu pour un emploi tenant davantage de Nemorino que de Turridu.

En outre, on soupçonne le jeune ténor de lorgner d'ors et déjà vers des emplois dramatiques, tant son émission paraît désormais barytonante, comme alourdie et grossie dans le médium, rendant toute velléité de nuances difficile, la délicatesse occasionnant sonorités détimbrées et assourdies. L'aigu demeure en revanche conquérant, mais paraît émis en

force, effort inutile dans une salle qui n'en demande pas tant. Le personnage, un peu pataud, est incarné avec justesse, et on croit sans peine à ce célibataire endurci prenant peu à peu conscience d'un amour qu'il désire autant qu'il craint.

Autour d'eux, le David sonore et percutant du baryton Elia Fabbian a tout du bon génie rappelant Malatesta ou Dulcamara chez Donizetti, tandis que le Beppe d'Anna Radziejewska prend des allures d'ange gardien et mêle son beau mezzo à la mélancolie tzigane de son violon.

Amusants et complices, Sévag Tachdjian et Mark Van Arsdale forment un duo épatant, l'Alsace s'invitant dans la coiffe de la Caterina de Tatiana Anlauf. Massés dans les loges d'avant-scène, les chœurs de la maison ont offert, comme à l'heure habitude, une prestation irréprochable. Grand succès pour ce petit bijou de Mascagni, une gourmandise musicale qu'on a hâte de déguster à nouveau.

**Strasbourg. Opéra National du Rhin, 24 octobre 2014. Pietro Mascagni : L'Amico Fritz**. Livret de P. Suardon (Nicola Daspuro) d'après le roman d'Emile Erckmann et Alexandre Chatrian. Avec Fritz Kobus : Teodor Ilincai ; Suzel : Brigitta Kele ; Beppe : Anna Radziejeweska ; David : Elia Fabbian ; Hanezò : Sévag Tachdjian ; Federico : Mark Van Arsdale ; Caterina : Tatiana Anlauf. Chœurs de l'ONR ; Sandrine Abello, chef de chœur. Orchestre Philharmonique de Strasbourg. Paolo Carignani, direction musicale ; Mise en scène : Vincent Boussard. Décors : Vincent Lemaire ; Costumes : Christian Lacroix ; Lumières : Guido Levi ; Vidéo : Isabel Robson

# Compte rendu, Opéra. Liège. Opéra Royal de Wallonie, le 19 octobre 2014. Jules Massenet : Manon. Annick Massis, Alessandro Liberatore, Pierre Doyen, Roger Joakim. Patrick Davin, direction musicale. Stefano Mazzonis di Pralafera, mise en scène



Quatre ans après sa prise de rôle à l'Opéra de Rome, il était temps pour **Annick Massis** de se frotter une nouvelle fois à l'héroïne née sous la plume de l'abbé Prévost et mise en musique par Massenet. Des retrouvailles entre une chanteuse et un personnage, comme une rencontre enfin aboutie, dont le concert du mois d'avril Salle Favart nous avait déjà donné un avant-goût des plus prometteurs.  Force est de constater que l'écriture du rôle convient idéalement à la maturité vocal acquise par la soprano française depuis plusieurs années, dont on ne cesse d'admirer l'évolution, toute en sagesse et en lent mûrissement, comme un grand vin dont le bouquet s'enrichit au fil du temps. Ainsi que sa Juliette dans la maison liégeoise nous le faisait déjà écrire

voilà près d'un an, l'instrument d'Annick Massis a gagné en ampleur comme en richesse, affirmant un médium désormais parfaitement assis et un grave sonore dans un poitrinage réalisé avec beaucoup d'art, **Annick Massis marche sur tous les chemins** sans pour autant perdre l'insolence et l'éclat de son registre aigu, osant toujours de spectaculaires contre-rés qui médusent l'assistance et déchaînent ses ovations par leur puissance et  leur impact dans la salle.

# Annick Massis marche sur tous les chemins

A l'instar de l'héroïne de Shakespeare et Gounod, l'évolution du personnage apparaît de façon parfaitement lisible dans son jeu scénique et ses inflexions vocales, l'adolescente naïve du début de l'œuvre faisant place peu à peu à une femme sûre de ses charmes et habile dans leur usage sur la gent masculine.

Plus encore qu'une « petite table » poignante et un « Cours-la-Reine » éblouissant, on retient surtout une scène de Saint-Sulpice débordante de sensualité et de tendresse, ciselée dans ses nuances comme jamais, dans un intense moment d'émotion.

On comprend mal en revanche la nécessité des costumes à enlaidir l'héroïne, la ravalant tout au long de la représentation au rang d'une vulgaire pute de luxe, affublée qu'elle est d'une affreuse perruque blonde contre laquelle se bat constamment l'interprète, un comble pour une chanteuse naturellement dotée d'élégance et de prestance !

A ses côtés, on découvre le jeune ténor italien Alessandro Liberatore, tout entier dans son premier Des Grieux, qu'il sert avec fougue et sincérité. Sa prestation démontre un travail sur la langue française, mais le style propre à cette déclamation et à cette musique mériterait d'être davantage approfondi, la nature profondément transalpine de sa voix transparaissant souvent, malgré un bel effort de nuances en voix mixte dans le Rêve. L'aigu demeure parfois un rien serré et fragile, la projection modeste du chanteur se réduisant alors dans le registre supérieur, rendant ainsi le combat inégal contre l'orchestre. Un talent à suivre, qu'on retrouvera bientôt dans le Nabucco nancéen, où il tiendra le rôle d'Ismaele.

Formidable Lescaut, Pierre Doyen confirme cet après-midi encore les qualités qu'on suit chez lui depuis un moment. Beauté du timbre, puissance de la voix, solidité de la technique, aisance de l'aigu, précision de la diction et intelligence scénique, voilà un carton plein qu'on est heureux, une fois de plus, de saluer bien bas.

On apprécie également sans réserve le Comte Des Grieux de Roger Joakim, davantage baryton-basse que vraie basse, mais c'est un plaisir d'entendre ce rôle chanté haut et clair, avec noblesse et bonté, loin de l'autorité charbonneuse des voix fatiguées souvent distribuées ici. On est sincèrement émus par un « Epouse quelque brave fille » à la ligne de chant si tendrement déroulée que l'amour paternel contenu dans cet air en devient pleinement sensible.

Excellents, le Guillot insidieux de Papuna Tchuradze et le Brétigny imposant de Patrick Delcour, ainsi que le trio d'élégantes formé par Sandra Pastrana, Sabine Conzen et Alexise Yerna.

Tous évoluent dans la mise en scène imaginée par Stefano Mazzonis di Pralafera. Le maître des lieux à conçu sa scénographie comme le grand livre de la vie de Manon, que la

jeune femme feuillette avant de mourir. Les pages se tournent ainsi au fil des actes, idée d'une belle poésie mais dont la réalisation s'avère souvent poussive et la mise en place, à grand renfort de techniciens visibles du public, laborieuse. Si les décors évoquent clairement le premier quart du XXe siècle et les Années Folles – provoquant souvent un décalage avec la musique de Massenet évoquant clairement le XVIIIe siècle –, les costumes balaient allègrement trois cents ans, sans doute pour évoquer l'universalité de l'histoire de Manon Lescaut, ces télescopages créant une confusion qui laisse souvent les spectateurs extérieurs à l'action, les sentiments peinant souvent à s'installer.

A la tête des Chœurs de la maison, en bonne forme, et de l'Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie, très investi dans cette partition, Patrick Davin défend avec passion ce répertoire qu'il affectionne et galvanise ses troupes tout en ménageant les solistes, notamment le rôle-titre qu'il paraît couver amoureusement. Au rideau final, triomphe mérité pour Annick Massis, qu'on retrouvera à de nombreuses reprises durant cette saison, et un beau succès pour l'œuvre de Massenet, qu'on ne se lasse pas de redécouvrir.

**Liège. Opéra Royal de Wallonie, 19 octobre 2014**. **Jules Massenet : Manon**. Livret de Henri Meilhac et Philippe Gille d'après *Les Aventures du Chevalier Des Grieux et Manon Lescaut* d'Antoine François Prévost. Avec Manon : Annick Massis ; Le Chevalier Des Grieux : Alessandro Liberatore ; Lescaut : Pierre Doyen ; Le Comte Des Grieux : Roger Joakim ; Guillot de Morfontaine : Papuna Tchuradze ; De Brétigny : Patrick Delcour ; Poussette : Sandra Pastrana ; Javotte : Sabine Conzen ; Rosette : Alexise Yerna. Chœurs de l'Opéra Royal de Wallonie ; Chef de chœur : Marcel Seminara. Orchestre de l'Opéra Royal de Wallonie. Direction musicale : Patrick Davin. Mise en scène : Stefano Mazzonis di Pralafera ; Décors : Jean-Guy Lecat ; Costumes : Frédéric Pineau ; Lumières : Franco Marri

# Reportage vidéo. Concours international Vincenzo Bellini 2014 – 1ère partie

**Reportage vidéo : le Concours Bellini, 1/2. La Garenne-Colombes (92)** devient le temps du **Concours international Vincenzo Bellini**, le temple mondial du bel canto : les meilleurs espoirs lyriques s'y affrontent au service de la pureté et de l'élégance musicale. **Demi finales le 30 octobre puis finale le 31 octobre à 20h, au Théâtre de La Garenne.**

Le Concours international Vincenzo Bellini est devenu une référence pour le jeune chanteur bel cantiste. A partir d'une sélection opérée par le chef d'orchestre Marco Guidarini (violoncelliste sous la direction de Claudio Abbado et ex assistant de Gardiner), le Jury élit le meilleur interprète de cet art sublime incarné par Rossini, Donizetti et surtout Bellini. Porter, soutenir, conduire la voix, vocalises et coloratoure dramatiques et expressives et non pas seulement mécaniques, intonation juste, style et élégance, pureté et subtilité, sans omettre une qualité de timbre envoûtante… les critères requis pour être élu sont nombreuses et difficiles. Ce qui fait toute la valeur des jeunes chanteurs que le Concours Bellini distingue chaque année.

**VOIR** le reportage vidéo Le Concours Bellini **n°2**

# Journée spéciale William Christie



**France Musique. Journée William Christie, mercredi 29 octobre 2014.** Chef charismatique et d'une exigence rare qui produit en concert et à l'opéra de remarquables résultats, « Bill » comprenez William Christie (il est né à Buffalo dans l'état de New York) séduit irrésistiblement par son sens de la caractérisation dramatique, surtout de l'éloquence linguistique : il aura rétabli depuis la création en 1979, de son ensemble **Les Arts Florissants** (instrumentistes, choeurs et solistes), l'importance du verbe, épine dorsale de tout discours musical. Bientôt septuagénaire (décembre 2014) au destin parsemé de réalisations éblouissantes dont évidemment le fameux **Atys de Lully de 1986**, repris jusqu'en 1989, puis ressuscité en 2011, Bill l'enchanteur défend un style et une manière inimitables entre New York (où il a fondé le département de musique ancienne de la Juilliard School), Paris et aussi en Vendée, à Thiré à travers le festival estival qu'il a fondé (Dans les Jardins de William Christie), chaque dernière semaine du mois d'août, un rêve arcadien qui réalise comme nul part ailleurs, l'accord miraculeux et magique de la nature et de la musique.

# Bill l’enchanteur : journée spéciale sur France Musique



D’autant que les concerts mêlant musiciens des Arts Flo et Jeunes instrumentistes de la Juilliard, se déroulent dans les jardins dessinés par William Christie. Depuis sa création en 2012, le festival de William Christie fait vivre aux visiteurs auditeurs, un songe éveillé où comme pour cet Atys légendaire, l’intime et l’esthétique, le raffinement et la naturel se retrouvent conjugués en une harmonie recomposée. L’élégance, le souffle, l’articulation comme l’expressivité singularisent une approche qui demeure un modèle pour tous dans le milieu de la musique baroque : ses Charpentier, ses Campra, ses Rameau et aussi la musique italienne du Seicento (Mazzaroli, Landi, et récemment Cavalli…) sans omettre Purcell et Handel ont profondément marqué l’interprétation du répertoire des XVIIè et XVIIIème siècles. Dans les rangs des Arts Florissants depuis donc près de 35 ans, se sont formés et ont appris leur métier Christophe Rousset, Hugo Reyne, Marc Minkowski, Emmanuelle Haïm… Bill est un passeur enchanté et un pédagogue affûté, souhaitant transmettre la passion qui l’anime depuis toujours. Son objectif est atteint : toute une nouvelle génération d’interprètes et de chefs se sont affirmés grâce à lui et dirigent à présent leur propre ensemble, souvent avec une verve, une imagination, une audace qui restent  (hélas) moindres. C’est que le musicien, esthète, d’une culture fine et rare, élu à l’Académie Française est une personnalité singulière, visionnaire, décidément unique.

Aujourd’hui, après l’avoir développé à Caen, William Christie et ses Arts Florissants poursuivent l’expérience du **Jardin des Voix** dont les apports sont destinés au jeune chanteur : c’est

une académie où aux côtés des professionnels des Arts Florissants et sous la conduite de Bill, les chanteurs apprennent leur métier : sens de la scène, jeu avec l'orchestre, apprentissage complet lors d'un spectacle donné en public lors d'une tournée devenue internationale.

Lauréats du Jardin des Voix depuis sa création en 2002, Marc Mauillon, Cyril Auvity, et plus récemment Rachel Redmond ou Elodie Renard comme Cyril Costanzo, Victor Sicard, Zachary Wilder représentent et diffusent l'excellence des Arts Florissants, un gage de dépassement et de raffinement inégalable. Aujourd'hui, **William Christie a fondé son propre label** comptant plusieurs fleurons déjà dont le superbe **Belshazzar de Handel** (fine caractérisation des personnages, orchestre impétueux, chœur épique et exalté), **Le Jardin de monsieur Rameau** (qui offre un tremplin stimulant aux derniers lauréats du Jardin des Voix 2013 : Elodie Renard, Robert Sicard, Zachary Wilder, Cyril Costanzo), et depuis ce début octobre 2014, **le premier volet de l'intégrale des Madrigaux de Monteverdi (volume I: Mantova)** par les solistes des Arts Flo sous la direction de Paul Agnew, ténor d'une subtilité éloquente et fidèle partenaire de William Christie, devenue Chef associé des Arts Florissants.

**En 2015**, Bill et ses Arts Flo vont ouvrir une nouvelle page de leur prodigieuse histoire : leur résidence permanente au sein de **la nouvelle Philharmonie de Paris.**

**FRANCE MUSIQUE, journée spéciale William Christie :** souvenirs, apprentissage, temps forts de la carrière et perspectives musicales à venir… **Suivre l'actualité et les événements de la journée spéciale William Christie sur France Musique : http://www.francemusique.fr/actu-musicale/une-journee-avec-w**

**illiam-christie-heure-par-heure-sur-france-musique-54522**

**AGENDA. Fin 2014, suite du spectacle « Rameau, maître à danser » pour l'anniversaire Rameau 2014 (21-22 novembre 2014). En 2015, suivez l'actualité des Arts Florissants et de William Christie** : concert inaugural à la Philharmonie de Paris (le 16 janvier 2015, 20h30 : Chefs d'oeuvres de Charpentier, Mondonville, Rameau), célébrations pour les 300 ans de la mort de Louis XIV (série de concerts exceptionnels à Versailles), **Festival Dans les jardins de William Christie (Thiré en Vendée, dernière semaine d'août)…** Côté disques à paraître courant 2015 : les sublimes musiques pour les funérailles de la Reine Caroline (Handel), Airs sérieux et à boire (florilège de mélodies françaises de Michel Lambert, D'Ambruys, Quinault, Lafontaine entre autres), suite de l'intégrale des madrigaux de Monteverdi par Paul Agnew (volume II : Cremona)…

**Perspective des Jardins de William Christie en Vendée à Thiré.** Lire notre présentation du festival Dans les jardins de William Christie 2013 (août 2013)



# Compte rendu, danse. Paris. Palais Garnier, le 24 octobre 2014. Anne Teresa de Keersmaeker : Rain. Marc Moreau, Letizia Galloni, Adrien Couvez, Léonore Baulac… Ballet de l'Opéra de Paris. Steve Reich, compositeur. Synergy Vocals, Ensemble Ictus. Georges-Elie Octors, direction musicale.



**La danse d'Anne Teresa de Keersmaeker** revient à l'Opéra de Paris pour les dernières semaines de présence in loco de Brigitte Lefèvre, comme directrice sortante du Ballet de l'Opéra National de Paris. **Rain**, créé par la chorégraphe flamande en 2001, fait son entrée au répertoire du Ballet en 2011, l'oeuvre est maintenant reprise pour la première fois. Deux distributions

sans Etoiles interprètent la pièce contemporaine sur la musique pétillante et obsessionnelle de Steve Reich, jouée par l'Ensemble Ictus avec la participation de Synergy Vocals. **Anne Teresa de Keersmaeker** est l'une des figures marquante du monde de la danse actuelle. Particulièrement jouée en France, malgré une absence notoire à Paris, sa danse aux allures éclectiques est en réalité un produit unique, issu de la relation de la chorégraphe avec la musique et de son souci évident pour la forme et les formes. Elle se veut maître des mouvements, lignes et angles d'un monde au chaos. Pour Rain, « danse de la pluie », il s'agit d'une étude impressionnante de formes géométriques et formules mathématiques dans une forme chorégraphique savante et de grand rigueur. Cette soirée d'automne  invite sur scène 10 danseurs, Sujets, Coryphées et Quadrilles confondus. Une véritable opportunité pour de jeunes danseurs d'explorer un langage et un répertoire loin de l'académisme classique qu'ils maîtrisent par ailleurs si bien.

# La danse d'Anna Teresa de Keersmaeker revisitée

**Le Ballet de l'Opéra National de Paris** n'est pas la compagnie Rosas (créatrice de l'œuvre). Il semble donc curieux de vouloir comparer ce que les créateurs ont fait en 2001 avec la performance de nos danseurs parisiens. Les individualités caractéristiques de la compagnie de la chorégraphe sont bien évidemment absentes. Voici une troupe classique, peut-être la meilleure au monde, essayant de se libérer des contraintes et dogmes qui décorent l'édifice de la danse classique. Une programmation et un conditionnement artistique qui ne se transforme pas facilement, surtout quand le maintien d'une qualité et d'une tradition historique est l'un de ses piliers. En l'occurrence, l'attrait de la chorégraphe pour les contrastes et les contradictions semble s'accorder

parfaitement avec la situation. Mais qu'est-ce que cela donne ? Commençons par la fin. Nous avons été surpris de la standing ovation que le public ensorcelé a si généreusement offert aux danseurs, après 1h10 des mouvements perpétuels sous la musique répétitive mais protéiforme et riche de Steve Reich. Remarquons déjà également la prestation fabuleuse de l'Ensemble Ictus et de Synergy Vocals interprétant la pièce devenue l'emblème de Reich « *Music for 18 musicians* ».

Quant aux danseurs leur prestation est idéalement exaltante ! La danse audacieuse de la chorégraphe est interprétée avec une attention indéniable à la beauté des gestes. Immédiatement nous sommes frappés par un Marc Moreau (Eros de rêve dans le Psyché de Ratmansky du 19 juin dernier -2014- à l'Opéra de Paris) glissant mais désarticulé, à l'investissement vivifiant, trait qu'il partage avec ses complices sur scène. La prestation monte et descend, mais tourne aussi. La sensation de gradation est présente et les danseurs se lâchent et se relâchent de plus en plus. L'effort physique est évident. Adrien Couvez, Coryphée, fait preuve d'une certaine virtuosité que nous prenons du plaisir à découvrir. L'extension est belle, certes, mais surtout ce qui nous interpelle, c'est l'aspect tranchant de ses mouvements. Il coupe le vent sans hésitation ainsi que le souffle d'un public impressionné. Les filles paraissent davantage libérées. Séverine Westermann et Laurence Laffon, mais aussi Léonore Baulac et Camille de Bellefon, présentent un je ne sais quoi de sauvage, avec une sorte d'abandon très plaisant. Letizia Galloni comme Jérémy-Loup Quer quant à eux s'ouvrent et s'exposent progressivement, avec des mouvements parfaitement maîtrisés qui relèvent de leur formation mais aussi d'une volonté progressiste. Ils sont tous engagés et engageants et la réaction du public est complètement méritée. Une œuvre riche et intéressante pour plusieurs raisons, à découvrir et redécouvrir **au Palais Garnier les 21, 23, 25, 26, 28, 30 et 31 octobre, ainsi que les 2, 3, 4, 6 et 7 novembre 2014.**

**Compte rendu, opéra. Toulouse. Halle-aux-Grains,le 17 octobre 2014.Benjamin Britten (1913-1976): Quatre interludes marins de Peter Grimes,op.33 A; Hector Berlioz (1803- 1869): Les Nuits d’été; Edward Elgar(1857-1934): Symphonie n°1; Anna Catarina Antonacci,soprano; Orchestre National du Capitole de Toulouse; Tugan Sokhiev, direction.**



**Anna Catarina Antonacci** est très aimée à Toulouse et chacune de ses venues tant à l'opéra (Carmen, Médée) qu'au concert (Marguerite, Era la Notte, récital avec piano) lui vaut un beau succès artistique autant qu'une chaude sympathie de son public. Il faut dire que l'art vocal de la grande tragédienne, musicienne hors paire, se lie avec un art du dire sans égal aujourd'hui dans la langue française. Ses Nuits d'été de Berlioz étaient donc très attendues, d'autant que beaucoup avaient en mémoire la superbe interprétation in loco avec Suzan Graham en 2009. La voix si expressive d'Anna Caterina Antonacci peut parfois être rebelle, avec un vibrato large et des registres disjoints. C'est avec une plénitude rare, une facilité déconcertante et un hiératisme inattendu que la belle Antonacci a débuté les Nuits d'été. Une diction gourmande de chaque mot, des phrasés d'une élégance souveraine ont enchanté dès les premiers instants de la Vilanelle, qui a semblé pleine d'esprit. Le Spectre de la Rose avec des voyelles sombres et une douceur moelleuse des consonnes a mis en évidence la poésie et la musique comme rarement liées. Tugan Sokhiev a de l'amour pour Berlioz et pour le beau tempérament musical de la diva. Le dialogue entre la cantatrice et l'orchestre a donc été subtil. Le dosage entre instruments et voix a été chambriste tant l'équilibre a été constamment parfait. D'une même souplesse, la voix et l'orchestre ont osé beaucoup de liberté suivant ainsi la prosodie. Le tempo très retenu au début a permis une montée en intensité puis un retour au calme suivant le récit du spectre. Pas de théâtralité appuyée pour cette rose mais une vibration mystérieuse d'un amour total et fugace. La longue plainte de Sur les lagune a été déchirante de noblesse et de hauteur, avec un art de rendre compréhensible chaque inflexion du texte très émouvant. Car c'est certainement cet art du dire, au-delà de menues imprécisions ou des voyelles

pas assez pures, qui fait la richesse de cette interprétation comme chuchotée par moment à l'oreille du spectateur, Anna Caterina Antonacci donnant l'impression de s'adresser à chacun en particulier. Le magnifique dialogue avec les instruments étant parfaitement dosé par Tugan Sokhiev prouvant de plus en plus de réelles affinités avec le grand Berlioz, orchestrateur de génie. Absence est la mélodie la plus sombre et désespérée avec cette supplique lancinantes « reviens reviens ma bien aimée ». Avec beaucoup de naturel le tempo s'élargit et se ressert afin de déployer cette sublime langueur de l'amour triste en respectant des silences très expressifs. Le Cimetière en des couleurs languides et des nuances orchestrales d'une grande délicatesse permet à l'art de diseuse d'Antonacci de se déployer. C'est le final qui permet au vent de se faire entendre et au sourire dans la voix d'Antonacci de venir enfin alléger cette vision si triste de l'amour. Ne l'oublions pas Antonacci est très douée également pour la comédie.

Afin d'offrir un écrin à ce joyaux du concert, le programme a puisé dans le répertoire britannique. Pour ouvrir le concert avec éclat : les Quatre Interludes marins de Peter Grimes, prévus en suite d 'orchestre par Britten dès le début, permettent au grand orchestre symphonique de briller au niveau de chaque pupitre. La théâtralité dont Tugan Sokhiev revêt ces pièces est très expressive. Le brillant de l'orchestre fait merveille comme le profondeur des nuances et la richesses des couleurs. La précision rythmique diabolique requise est parfaitement obtenue par Tugan Sokhiev. Les musiciens de l'orchestre très concentré donnent le meilleur d'eux même.

En deuxième partie de concert, après des variations Enigma données dans le monde entier par Tugan Sokhiev l'an dernier, le chef entraîne son Orchestre du capitole dans la longue et touffue première symphonie d'Elgar avec un grand bonheur. Cette oeuvre demande beaucoup à l'orchestre, car la puissance

est requise,comme des effets de la plus grande subtilité, ainsi de terminer un trait de harpe par un délicat froissement de cymbale.  Un système de marche alimente les mouvements de la Symphonie. Tugan Sokhiev donne à cette marche sa noblesse et son juste poids. Le développement est assumé avec des tutti et la longueur de la symphonie est oubliée en raison d'une belle construction d'ensemble qui donne une solide impression d'avancée. L'orchestre est magnifique de présence avec également des soli éblouissants. La filiation avec Brahms est magistralement suggérée par cette belle interprétation, structurellement très lisible.

Cette symphonie rarement donnée en France et découverte par les toulousains mérite d'être mieux connue.

Le musicien français le plus sensible à l'Angleterre, et l'un des meilleurs orchestrateurs de tous les temps, a donc été entouré par deux belles oeuvres anglaises superbement orchestrées créant un fil rouge passionnant.

Tugan Sokhiev donnera en février à Toulouse et à la Philharmonie de Paris tout juste étrennée, le gigantesque Requiem de Berlioz. Gageons que ce sera un très grand moment de musique ici comme là !

---

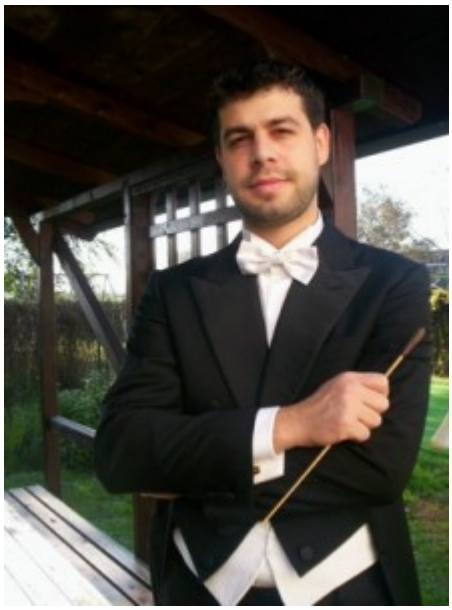
# Compte rendu, opéra. Parme. Teatro Regio, le 12 octobre 2014. Verdi, Boïto. Michele

# Pertusi, basse, Filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme, choeur d'enfants de la chorale Giuseppe Verdi de Parme; Jader Bignamini, direction.



Deux jours après la 1ère de **La forza del destino** (donnée le 10 octobre et dont nous avons rendu compte), la Filarmonica Arturo Toscanini et son chef **Jader Bignamini** quittent la fosse d'orchestre pour monter sur la scène du Teatro Regio de Parme. Le soliste de ce concert est un enfant du pays très aimé des mélomanes parmesans : **Michele Pertusi**. Après sa prise de rôle dans Forza, il chante en deuxième partie de concert une oeuvre d'Arrigo Boïto (1842-1918); plus connu comme librettiste , Boito a collaboré avec Verdi et Ponchielli, pour les plus connus, puis oeuvré comme compositeur d'opéras réalisant d'ailleurs ses propres livrets.

## La Filarmonica Arturo Toscanini : un concert haut en couleurs



Visiblement électrisé par l'ambiance qui règne dans la salle et sur scène **Jader Bignamini** entame la soirée avec panache et un enthousiasme communicatif. Régulièrement donnés en concert, la sinfonia et le divertissement (ou ballet) de I vespri siciliani ont été déjà joués, avec brio lors du concert d'ouverture du festival 2013. Ainsi pour cette édition 2014, c'est Jader Bignamini et la Filarmonica Arturo Toscanini qui donnent le ton de la soirée. Ils donnent une lecture vive, dynamique, allante de ces deux extraits dont l'interprétation est d'ailleurs digne des meilleurs. Dès la Snfonia, Bignamini prend les choses en main et impulse une dynamique forte ; si la battue est toujours aussi inhabituelle, l'orchestre n'en donne pas moins le meilleur de lui-même dans ces pages intenses qui préfigurent déjà l'action à suivre. Et lorsque l'orchestre joue le divertissement, le chef ne peut s'empêcher d'esquisser des mouvements de danse tout en dirigeant avec gourmandise. Au retour de l'entracte, l'orchestre joue avec bonheur les préludes d'Attila et de Macbeth, mais c'est surtout le prologue du Mefistofele d'Arrigo Boïto (1842-1918) qui occupe l'attention du public. Collaborateur de Verdi pour plusieurs de ses chefs d'oeuvres (Simon Boccanegra, Falstaff …), il a aussi composé des opéras dont seul Mefistofele a été créé et est régulièrement représenté. Le choeur du Teatro Regio et le choeur d'enfants (Corale delle voici bianche) ont été sollicités pour l'occasion et on ne peut qu'apprécier de voir l'implication des enfants dont les plus jeunes ont à peine 7 ou 8 ans. Quant à Michele Pertusi, il nous montre un Mefistofele méchant, mordant, provocateur à souhait. Redevenu imberbe pour ce concert, le soliste interprète la musique de Boïto avec un plaisir évident. Le succès est tel qu'il doit concéder un bis et quand il se lance dans l'aria de Mefistofele : « Io son lo spirto che nega », c'est avec

gourmandise.

Lors de ce concert, le jeune chef parmesan Jader Bignamini démontre avec éclat qu'il est aussi à l'aise dans la fosse pour diriger un opéra que sur scène pour un concert orchestral. Quant à la partie vocale, si Michele Pertusi est un Mefistofele remarquable et très en voix, c'est surtout la chorale d'enfants que nous tenons tout particulièrement à saluer tant pour sa préparation idéale (justesse et diction entre autres) que pour sa tenue parfaite sur scène.

Parme. Teatro Regio, le 12 octobre 2014. Giuseppe Verdi Verdi (1813-1901) : I vespri siciliani : sinfonia, divertissement « Le quattro stagioni » (hiver, printemps, été, automne); Attila : prologue; Macbeth : prologue; Arrigo Boïto (1842-1918) : Mefistofele : prologue; Io son lo spirto che nega (bis). Michele Pertusi, basse, filarmonica Arturo Toscanini, choeur du Teatro Regio de Parme, choeur d'enfants de la chorale Giuseppe Verdi de Parme; Jader Bignamini, direction.

---

# Compte rendu, récital lyrique. Parme. Teatro Regio, le 11 octobre 2014. Verdi. Mariella Devia, soprano; Giulio Zappa, piano.

Chaque année au mois d'octobre, les ligues contre le cancer du monde entier se mobilisent pour la lutte contre le cancer du sein. La ligue italienne ne fait pas exception et

s’associe au Teatro Regio de Parme à l’occasion du récital de la célèbre soprano **Mariella Devia.** Si nous saluons cette heureuse et généreuse initiative nous regrettons que la salle ait été à peine à moitié pleine, ne fusse que pour profiter de la présence sur scène d’une artiste exceptionnelle qui, accompagnée par un excellent pianiste, alterne avec bonheur mélodies et extraits d’opéras.

# Mariella Devia triomphe au Teatro Regio

**Giuseppe Verdi (1813-1901)** est d’abord connu pour ses opéras, il en a composé vingt-sept, c’est il a aussi composé nombre de mélodies charmantes qui sont régulièrement enregistrées mais peu données en récital. Mariella Devia a là une excellente idée en choisissant quelques unes d’entre elles dans les recueils « sei romanze » composés en 1838 et 1845 et qu’elle a gravé, pour celles de 1845, au CD. La soprano romaine surprend tant elle maîtrise encore parfaitement une voix toujours bien présente, puissante, ferme; la tessiture est large et les aigus sont toujours bien présents, bref la voix a peu bougé et l’artiste offre à un public survolté un grand moment de beau chant. Si, dans l’ensemble, les mélodies, notamment « E la vita un mar d’affanni » ou « Deh pietoso, oh adorata », incitent à la méditation, les airs d’opéra lui permettent de vocaliser et de passer d’un registre à l’autre avec une aisance confondante. Qu’il s’agisse de Il Corsaro ou de I Vespri siciliani, Mariella Devia fait montre d’une redoutable agilité et le Bolero d’Elena dans I Vespri siciliani reçoit une ovation grandement méritée. D’ailleurs, l’ensemble de sa superbe performance reçoit une ovation telle que la chanteuse a du concéder trois bis à une salle en délire. Et sortant un peu de l’hommage à Verdi, elle chante un extrait de Norma de Vincenzo Bellini (1801-1835) : « Casta Diva » ; un autre tiré du Manon de Jules Massenet (1842-1912) : « Adieu notre petite table », achevant le récital avec un extrait de La Traviata

(Addio del passato). C’est le pianiste Giulo Zappa qui accompagnait Mariella Devia à l’occasion de ce concert exceptionnel. Excellent musicien, Zappa sublime les introductions et les moments purements musicaux; et lorsque la soprano chante le piano se fait tout doux, jamais tapageur et toujours très attentif à sa partenaire.

Mariella Devia reçoit en ce samedi après midi un triomphe grandement mérité; d’autant plus mérité que la voix n’a quasiment pas bougé avec une tessiture large des aigus superbes et des graves encore bien présents. D’autre part, soucieuse de faire découvrir les différentes facettes de Verdi, l’artiste romaine a judicieusement alterné mélodies et extraits d’opéras.

Parme. Teatro Regio, le 11 octobre 2014. Giuseppe Verdi (1813-1901) : Perduta ho la pace; il brigidino (E la vita un mar d’affanni), Deh pietoso, oh addolorata; La zingara, Lo spazzacamino; Stornello (Chi i bei di m’adduce ancora); Il corsaro : Egli non ride ancora … Non so le tetre immagini; I vespri siciliani : Cavatine « Arrigo ! Ah parli ad un core », siciliana « Mercé dilette amiche »; Giovanna d’Arco : scène et cavatine « Oh ben s’addice … Sempre all’alba ed alla sera », récitatif et romance « Qui! qui! O fatidica foresta »; I lombardi alla prima crocciata : scène et vision « Qual prodigio! … Non fu sogno », La Traviata : « Addio del passato » (bis 3); Vincenzo Bellini : Norma : Casta Diva (bis 1); Jules Massenet : Manon : Adieu notre petite table (Bis 2). Mariella Devia soprano; Giulio Zappa, piano